

Livres

Michel Coulombe, Julie Huguet et Mario Cloutier

Volume 11, numéro 3, avril-juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M., Huguet, J. & Cloutier, M. (1992). Compte rendu de [Livres]. *Ciné-Bulles*, 11(3), 57-60.

AVA ET FRED

par Michel Coulombe

- Ava GARDNER, *Ava - Mémoires*. Traduit de l'anglais par Françoise Cartano, Paris, Presses de la Renaissance, 1991. 359 p.
- Bob THOMAS, *Fred Astaire, l'homme qui danse*. Traduit de l'anglais par André-Charles Cohen et Marie Duchemin, Paris, Éditions Ramsay, 1991. 269 p.

S'il faut en croire leurs (auto)biographies, nombreuses sont les actrices consacrées stars aux beaux jours d'Hollywood qui y ont souffert le martyre, ou à peu près. Lorsqu'on pense à elles, à ces beautés immortalisées par le cinéma, on imagine le meilleur, c'est-à-dire la gloire, la fortune, le bonheur, et on découvre souvent le pire, des carrières malheureuses, des vies brisées. Ava Gardner est certainement un modèle du genre, l'une des victimes les plus célébrées de la puissante usine à rêves. Démolie, la séduisante interprète de *The Killers* et de *The Barefoot Contessa* ne s'illusionnait que très peu sur l'étendue de son talent. Ainsi avoue-t-elle «...je n'ai jamais été une actrice. Aucune des recrues de la Metro n'a jamais accédé à ce statut. Nous étions seulement agréables à regarder.» Se déclarant volontiers esclave de la M.G.M., un studio face auquel elle affiche un mépris brutal, Ava Gardner ne règle pas ses comptes à moitié, affirmant même que la vie de star lui a apporté tout ce qu'elle n'a jamais désiré, elle pour qui l'équilibre comptait plus que la célébrité.

Curieusement, celle qui dit devoir à John Huston ses seules joies au cinéma déclare au bout du compte — ce qui est à tout le moins paradoxal — «je me suis bien amusée». Que faut-il en déduire? Probablement que l'auteure s'est à peine relue et qu'elle n'était pas plus à l'abri des contradictions que protégée des flashes des photographes, elle qui réclame moult fois le droit à une vie privée mais en étale le détail sur plus de trois cents pages. Si son autobiographie parle bien sûr de cinéma, elle évoque aussi l'enfance de l'actrice en Caroline du Nord puis sa vie aux côtés de ses trois maris, Mickey Rooney, Artie Shaw et Frank Sinatra, ses aventures avec un toréro, Robert Taylor et George C. Scott (qui la battait) et ses amitiés avec Ernest Hemingway et le poète Robert Graves. Histoire probablement de nourrir la légende (ou de corriger certains échos), Ava Gardner décrit longuement la cour extravagante et infructueuse que lui livra Howard Huges.

On n'est pas surpris que l'actrice, à l'enseigne du terrible «Sois belle et tais-toi», se soit éloignée d'Hollywood au triple galop, Mecque du cinéma et de l'alcool (Ava Gardner buvait, semble-t-il, pour masquer sa timidité). On l'est davantage de constater certains problèmes de correspondance entre le texte et la filmographie en annexe et de voir qu'on a inclus, ici et là, des témoignages quelque peu répétitifs. Sera-t-on surpris d'apprendre que si la plupart des films d'Ava Gardner font l'objet d'une anecdote, d'un commentaire, *City on Fire*, qu'elle a tourné à Montréal, ne lui arrache pas un mot? Bref, plus potineur que cinématographique, c'est-à-dire fidèle, malgré tout, à la tradition hollywoodienne.

Fred Astaire aura eu plus de chance devant les caméras qu'Ava Gardner, beaucoup plus. Si sa carrière a connu des hauts et des bas, il a tout de même pu exercer son métier jusqu'à l'âge de 80 ans sans jamais perdre sa renommée. Il est vrai que l'homme, grand professionnel et travailleur acharné, était un danseur d'exception doublé d'un innovateur admiré du public et de ses pairs. Passant du vaudeville à la comédie musicale sur Broadway et à Londres, puis des films dansés et chantés aux films dramatiques, Fred Astaire fait ses débuts aux côtés de sa sœur, Adele, puis obtient la consécration en formant un duo, inoubliable, avec Ginger Rogers. Mais c'est seul à l'écran, au grand comme au petit, qu'il s'impose comme le symbole de l'élégance, de la souplesse, de *Top Hat* à *Easter Parade*.

Fred Astaire n'a été, du moins selon son biographe, ni un homme malheureux, ni une victime surexploitée des studios. D'abord parce qu'il n'a pas mis tous ses films dans le même studio, travaillant avec R.K.O., M.G.M., Paramount, Columbia, Universal, Warner et Twentieth Century Fox, ensuite parce qu'il avait un grand talent, un style bien à lui qui ne devait rien aux producteurs et à leurs stratèges en marketing. Certes, on l'a longtemps obligé à porter un postiche et catalogué dans un genre, mais on ne l'a jamais empêché de jouer et de chanter à sa manière un répertoire qui incluait du Gershwin, du Porter, du Berlin. Mais la vie de celui que Graham Greene surnommait Mickey Mouse ne tournait pas exclusivement autour de la danse, puisqu'il se passionnait pour le golf et, surtout, les courses de chevaux.

On peut se demander ce que le livre de Bob Thomas ajoute à l'autobiographie de Fred Astaire puisque l'artiste semble être la principale source de l'auteur (ses propos sont pauvrement reproduits), que les sources complémentaires sont trop rares et jamais



AVA GARDNER





contradictaires, que le choix de photos n'a rien d'emballant et que l'auteur (qui mentionne sa présence auprès de son sujet ici et là) ne se distingue ni par la qualité de son écriture ni par sa capacité d'analyse. Force est d'admettre que ce livre (qui comprend un index fort utile) vaut moins que la collection Ramsay qui compte maintenant plus de cent livres, notamment sur Capra, Welles, Hitchcock, Truffaut, Wenders, Keaton, Kubrick, Arletty. Peut-être est-il à peu près impossible de trouver les mots qui rendent justice à un art, la danse, qui s'accommode beaucoup mieux du visuel, et de donner de l'éclat à la vie d'un homme célèbre mais sans histoire. Plus charmant que passionnant. ■

L'EXPRESS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

par Julie Huguet

— Marcel JEAN, *le Cinéma québécois*. Montréal, Éditions du Boréal, Collection Boréal Express, numéro 2, 1991. 124 p.

« Plus que jamais, l'avenir est entre les mains des hors-la-loi. » déclare Marcel Jean, critique, réalisateur et coauteur du *Dictionnaire du cinéma québécois*, qui vient de signer la version grand express, modèle réduit, de l'histoire du cinéma québécois.

Deuxième livre de la collection *Boréal Express*, ce petit ouvrage trace en neuf chapitres les grandes lignes de la cinématographie québécoise d'hier et d'aujourd'hui. C'est en guide averti que Marcel Jean conduit le lecteur à travers les œuvres laissées par les pionniers, tels Mgr Tessier et l'Abbé Proulx, jusqu'à la fondation de l'Office national du film. Puis, de façon claire et limpide, Jean dresse un tableau général des décennies qui ont vu la naissance du cinéma direct, du documentaire, du cinéma des femmes et de « l'international esthétique » des années 80.

Il faut saluer le tour de force de Marcel Jean d'avoir fait tenir l'histoire du cinéma québécois en 124 pages et, en bon vulgarisateur, de lui donner un caractère vivant, dégagé de toute contrainte théorique. Derrière cet impressionnant panorama, où la rigueur critique et la lucidité de l'auteur ne cèdent jamais au style simpliste propre aux ABC, on reconnaît que l'évolution d'une cinématographie est indissociable de celle de son peuple.

Marcel Jean offre donc au lecteur un outil de référence essentiel, qui se parcourt comme un atlas et offre le plaisir d'en savoir plus sur notre cinéma. ■

ENSEIGNEMENT DU CINÉMA : LA TOUR DE BABEL (BIS)

par Mario Cloutier

— Collectif sous la direction de Réal LA ROCHELLE. *CinémAction - Québec Canada - L'enseignement du cinéma et de l'audiovisuel*. Paris, Éditions Corlet et Télérama, 1991. 168 p.

Fondée en 1978, la publication française *CinémAction* fait quatre fois l'an le point sur une question de cinéma ou de télévision. Cette revue thématique s'est notamment donné comme objectif de tracer, dans des numéros hors-série, un tableau complet de l'état de l'enseignement du cinéma et de l'audiovisuel dans le monde. Après la France (1987) et l'Europe des douze (1991), la revue dirigée par Guy Hennebelle compte s'attaquer éventuellement aux États-Unis, au tiers monde et à l'Europe de l'Est. Le plus récent dossier publié par *CinémAction* sur cette question vient de paraître et traite du Québec et du Canada.

La responsabilité de ce numéro bilingue a été confiée à Réal La Rochelle, professeur au Cégep Montmorency à Laval. Ce dernier a réuni plus d'une dizaine de collaborateurs (dont Jean-Yves Saint-Pierre, José Arroyo, Marie Fitzgerald et Peter Harcourt) provenant de plusieurs organismes partout au pays. Ils ont accouché d'une vingtaine d'articles sur les différentes institutions assurant un enseignement en cinéma, tout en établissant leur historique ; ce qui fait ressortir l'importance des cin-clubs et des revues comme éléments formateurs de la première heure.

Destiné plus particulièrement aux étudiants étrangers (les bourses disponibles occupent d'ailleurs une annexe complète), ce document n'en sera pas moins une source de renseignements indispensable pour qui s'intéresse aux études en cinéma. On effectue un survol complet de tout ce qui est offert dans les collèges, universités et institutions privées en anglais et en français, d'un océan à l'autre. Plusieurs entrevues (Fernand Dansereau, Patricia Gruben, André Ruskowski, Léo Bonneville et Gerald Pratley) agrémentent la lecture, et des annuaires ainsi que des bibliographies complètent le dossier de 163 pages.

Par contre, si les différences entre les institutions francophones et anglophones sont explicites, il faut regretter l'absence d'un regard critique sur la pédagogie et le développement des études supérieures en

cinéma au Québec. Du côté anglophone, les responsables ont eu la bonne idée de recourir au professeur de l'Université Carleton, Peter Harcourt, dont l'excellent article résume bien les problématiques de la dichotomie entre théorie et pratique, de l'influence américaine, des divers modèles d'enseignement et de la spécificité canadienne.

En outre, il est fort louable de voir une section complète réservée à l'Office national du film et un texte permettant à l'Institut national de l'image et du son (INIS) d'exposer son projet, mais n'aurait-on pas dû, par exemple, souligner autrement que par trois petits paragraphes sans introduction l'apport d'un organisme comme Parlimage dans le contexte québécois...

Certes, on ne pouvait allonger davantage un numéro aussi imposant en laissant à tous et chacun le soin de prêcher pour sa paroisse, mais il serait regrettable de laisser croire à nos cousins français que tout va pour le mieux dans notre grande famille des études cinématographiques. Malgré la pluralité des voix et des institutions d'enseignement, il demeure clair qu'un manque de concertation existe au Québec et au Canada. S'il est vrai que l'on enseigne le cinéma partout et sous toutes ses formes, qu'en est-il des contenus et de la qualité de cette formation? Ce n'est probablement pas à la revue *CinémAction* qu'il revenait de répondre à cette question, mais elle aurait au moins pu la poser... ■

MADemoisELLE, VOUS DEVRIEZ ÉCRIRE DES BIOGRAPHIES...

par Michel Coulombe

— Gene TIERNEY et son collaborateur Mickey HERSKOWITZ, *Mademoiselle, vous devriez faire du cinéma...* Traduit de l'anglais par Françoise Cartano, Paris, Éditions Hachette, 1991. 309 p.

Certains vies sont passionnantes mais nourrissent d'interminables biographies, alors que d'autres ont beaucoup moins d'éclat mais parviennent à captiver l'attention du lecteur. Parce qu'il y a la manière, et parce qu'on sait tirer habilement parti de ce qui pourrait justement constituer un handicap. Gene Tierney et son collaborateur, Mickey Herskowitz, semblent l'avoir bien compris, qui abordent le genre biographique avec un certain talent. Ainsi Gene Tierney raconte-t-elle sa vie sans s'embarrasser de ce respect ennuyeux de la chronologie qui alourdit, hélas, de nombreuses biographies de stars. Quoiqu'en pensent certains auteurs accrochés aux traditions, il n'est pas obligatoire de démarrer une biographie en faisant subir au lecteur la relation minutieuse de la petite enfance et des débuts professionnels du sujet, non plus que d'offrir aussitôt en prime l'inévitable portrait exhaustif de la famille et de ses origines. Le plus souvent d'ailleurs, autant l'admettre, le lecteur n'en a cure, s'intéressant davantage, et pour cause, à l'époque, à la vie des gens riches et célèbres ou aux anecdotes et histoires concernant le monde merveilleux du cinéma.

L'autobiographie de Gene Tierney, vedette hollywoodienne des années 40 et 50, commence donc sur les chapeaux de roue, alors que l'actrice est en équilibre sur une corniche, à deux doigts du suicide. C'est de cette façon que le livre aborde, de front, l'aspect le plus intrigant de la vie de l'actrice, sa folie. Gene Tierney a en effet passé des années en asile psychiatrique et elle ne s'en cache pas. Elle y a notamment été soumise à de nombreux électrochocs, ce qui a affecté sa mémoire (« En fait, écrit-elle, je devrais avouer que je ne me rappelle rien de certains événements rapportés dans ce livre, si ce n'est un visage entr'aperçu, une voix entendue de loin. ») et rappelle qu'en ce qui concerne le traitement des maladies mentales, on revient de loin. De très loin. Cette période noire a à peu près mis un terme à la carrière de la comédienne, coupant les ailes à celle qui aura tout de même donné la réplique aux Gable, Tracy, Fonda, Power et Bogart et joué sous la direc-

Gene Tierney
**Mademoiselle,
vous devriez faire
du cinéma...**



**Solution des mots croisés
de la couverture intérieure-avant**

N		N		M	L		S	R	A	10
E	N	A	K		E	M	R	A		9
S	I	R	A	P		V	U		E	8
	H		V		E	D	O	E	G	7
A	P		O	N	R	A		H	A	6
R	U	H	N	E	B		T	C	N	5
U	A	C		I	O	R		I	R	4
A	D	A		V	T		A	F	U	3
L		R	E	I	C	I	F	F	O	2
	I	K	S	V	O	K	R	A	T	1
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	

tion des Preminger, Lang, Ford, Hathaway, Mamoulian, Lubitsch, Dassin, Mankiewicz et Curtiz. En quelques années, Gene Tierney a interprété des rôles de pionnière, d'aristocrate, d'étrangère, parmi lesquels on retiendra le rôle-titre de **Laura**. On l'aura vue dans 36 longs métrages — et non 32, comme l'affirment curieusement les auteurs — après une très brève carrière à Broadway. Pas mal pour une jeune femme découverte par un studio alors qu'elle faisait une visite en famille des plateaux d'Hollywood...

Troublée par ce qu'elle désigne parfois comme les « faiblesses » de son père (infidèle), et par l'infirmité de sa première fille, Daria, Gene Tierney a eu une vie amoureuse nettement moins tumultueuse que celle de plusieurs actrices de sa génération, s'en tenant, très raisonnable, à deux mariages (Oleg Cassini et Howard Lee). Tout de même, elle a été aimée par trois des séducteurs les plus célèbres de l'époque, des hommes qui croisent la vie de plus d'une actrice, Howard Hugues, Ali Khan et John Kennedy. Alors

qu'elle pourrait, comme certaines de ses collègues au moment de dresser un bilan de leur vie, s'en prendre à tout ce qui bouge ou ne bouge plus dans l'industrie cinématographique américaine, Gene Tierney se montre très mesurée. Ainsi, elle affirme : « Hollywood n'est pas forcément tendre avec les femmes, mais ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher l'origine de mes problèmes. » De la même façon, elle ne prétend pas, par-delà son témoignage, avoir de message important à livrer au monde. Il y a là la preuve d'une bienheureuse lucidité. Peut-être d'ailleurs est-ce ce choix qui en dit le plus sur l'actrice.

Les biographies contiennent toujours quelques perles. Dans celle-ci, d'abord publiée en anglais en 1979, l'une fait irrésistiblement penser à la logique d'un Yvon Deschamps : « ...si vous devez un jour souffrir de maladie mentale, il en va de cela comme de tout le reste, hôtels ou cercles de loisir, les endroits les plus chers sont aussi les meilleurs. » Qu'on se le tienne donc pour dit ! ■

Festival international du jeune cinéma

Dates : 28 avril au 3 mai 1992

Lieux : Cinémathèque québécoise et Goethe-Institut, Montréal

Festival de Cannes

Dates : 7 au 18 mai 1992

Lieu : Cannes

Festival international du cinéma chinois de Montréal

Dates : 21 au 31 mai 1992

Lieux : Cinémathèque québécoise, Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau et Goethe-Institut, Montréal

Production 92

Annuelle des professionnels de l'image et du son

Dates : 29, 30 et 31 mai 1992

Lieu : Place Bonaventure, Montréal

Festival du court métrage et de la vidéo de Yorkton

Dates : 27 au 31 mai 1992

Lieu : Yorkton

Festival de télévision de Banff

Dates : 7 au 13 juin 1992

Lieu : Banff